

## Peintures à tuiles

Désiré Deruber a perdu presque tout ce qu'en peut perdre dans une vie d'homme et d'artiste mais continue à peindre contre vents et marées.

Dans son atelier de la rue du Bain aux Plantes, il apparaît aussi ample que sa djellaba rose, le regard suspicieux derrière les lunettes, «C'est le bordel ici», prévient-il. « Toutes mes pièces sont pleines de peintures, il ne reste que la cuisine »

Va pour la cuisine, son frigo antédiluvien et sa vague odeur de moisi. Sur un mur, Désiré Deruber s'est portraitisé en sumo. Le trait est minimaliste, loin des fresques généreuses qu'il a essayées à Saverne ou Ostwald. «Mon arthrose m'oblige à ne plus peindre en grand». Lui-même se définit comme «un vieillard hypocondriaque et cacochyme» et annonce 94 ans et demi, avant d'en avouer 76. Mais l'artiste a des références. «Vous connaissez Francis Bacon ?», s'enquiert-il en exhibant un cliché de l'atelier capharnaümesque du peintre britannique. « Mon atelier, c'est pareil.» Il se trouve une différence avec Bacon, pourtant ; «lui, il n'aimait pas les femmes».

Les femmes de Deruber lui ont inspiré autant de nus que de désillusions. «J'ai consacré ma vie à l'amour qu'elles m'ont porté». Mais la poisse colle à ses histoires de coeur. Sa première fiancée, enceinte, meurt de tuberculose A vingt-neuf ans, il perd sa femme d'une anesthésie mal dosée et se retrouve seul avec deux petits garçons. «Ma carrière d'étudiant s'est arrêtée d'un coup.» Lui qui ambitionnait de devenir «on nouveau Goethe», suivant des études de médecine, de droit, de science politique et de lettres, doit gagner sa vie. Il est éducateur, visiteur médical, puis, après une période de chômage, « chômologue» à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Strasbourg, où il anime des stages de réinsertion pour demandeurs d'emploi. A côté, il peint et expose, assez à l'aise finalement pour être «libéré de la tyrannie de la clientèle».

Entre temps, il fait de nouveau du mariage pour divorcer quatre mois plus tard. Commence la valse des compagnes : «une mannequin de Lyon, une avocate, une héritière du Berry, une jeune Allemande...» Une de ses liaisons lui jette un vase sur le crâne, ce qui lui coûte l'usage d'une oreille. Une autre file avec le guitariste un soir de vernissage. «Je ne suis heureux que depuis 2003, quand ma dernière compagne est décédée», jure-t-il. Depuis, il vit avec le discret Gabriel, qui lui fait les courses et le traite gentiment d' «individu abominable».

Veuf, divorcé, séparé, Désiré Deruber voit aussi mourir du SIDA son fils préféré, le chanteur Thierry Roth-Platen. «Un génie, comme moi », lâche-t-il, sans que l'on sache quelle est la part d'ironie ou de mégalomanie dans cette remarque. Il est vrai que son existence malmenée a déjà inspiré un roman : « Le Crime de la maison Grün» de Serge Jacquemard et Michel Sénécal, prix du quai des Orfèvres 1977.

Dans la vraie vie, il reste la peinture. La vocation lui est venue dès l'enfance. Non qu'il ait été encouragé par ses pairs, «Jamais tu ne sera peintre», lui avait lancé son professeur de peinture, l'artiste Robert Kuvén. «Ça m'a boosté. S'il m'avait dit que j'étais doué. je n'aurais peut-être rien fait». Il donne dans le «poétique allusif», peinture figurative échappée au réel. Sous son trait de pinceau volontiers imprécis reviennent en leitmotiv les pigeons et maisons de son quartier, la Petite France. Mais sa mauvaise étoile le poursuit dans son art. En 1986, la galerie où sont accrochés 72 de ses tableaux prend feu : vingt ans de travail partis en fumée, sa «brûlure », comme il l'appelle. En 1998, pour fêter sa retraite de chômologue, il expose une vingtaine de toiles dans un bar-restaurant. La plupart disparaissent quelques années plus tard, lors de la liquidation judiciaire de l'établissement. « Tu es maudit !», lui lance un ami devant cette succession de coups du sort.

Désiré Roth, son vrai nom (Deruber en est la version latinisée), continue pourtant à peindre et refuse de tirer sa révérence. «Je n'ai pas d'argent, mon talent n'est pas reconnu comme je voudrais qu'il soit, mais j'ai toujours des espérances.»

Catherine Piettre